

Marie TISSIER

Sur le pas



Marie Tossier

Sur le pas

© Marie Tissier, 2026

ISBN numérique : 979-10-405-9309-6

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Mamie Georgette

Victor

Hiver 1923 - Saint-Paul-de-Tartas

Le givre a recouvert les branches nues des hêtres qui bordent le chemin. La nuit a fait son œuvre hivernale. Son froid acéré engourdit tout : terre, feuilles, sons, jusqu'au corps des hommes. Les rayons du soleil qui commencent juste à se lever mettront des heures à les réveiller. À cette altitude, l'hiver dicte son rythme aux habitants. Pas encore de congères pour cette année. La neige est venue, mais ne s'est pas installée. Inconstante, elle fait des va-et-vient, joue avec la patience des hommes et la santé de leurs bêtes. Elle souffle le froid, le très froid, le moins froid. Le mercure oscille et les ruisseaux gèlent parfois. Celui des Faves est pris. La peau mordorée des truites résignées ondule au ralenti sous la fine couche de glace. Celui du Rayol résiste : son courant empêche les cristaux de se solidariser. Un hiver comme un autre à plus de mille mètres d'altitude : âpre sans excès, exigeant et silencieux.

Pour Victor, à la fenêtre de la ferme familiale, nul besoin de thermomètre. L'immobilité rigide des feuilles dans la cour, la densité veloutée du ciel et la luminosité sourde des premiers rayons du soleil lui donnent les indications nécessaires pour savoir de quoi sera faite cette journée et de quelle manière s'habiller. Il sait estimer, au degré près, la température qu'il fait dehors. Et les implications de celle-ci pour la ferme, pour les bêtes, pour les cultures, pour lui... En ce perçant dimanche de février, les vaches seront la priorité : du fourrage bien gras et de l'eau courante à volonté pour les empêcher d'hiberner. Une journée pour délaissier la terre devenue en roche sous l'effet du froid et remiser sa lourde bêche dans la grange.

Victor est levé depuis plusieurs heures déjà, bien avant que la nature paresseuse ne commence à s'éveiller. Il a eu le temps de nourrir les bêtes à l'étable, de raviver le feu dans la cheminée pour que sa mère et son frère puissent en profiter à leur lever et d'enfiler ses habits du dimanche. Une toilette précise et rapide avec l'eau puisée dans la cour et le pain de savon de Marseille. Un costume empesé. Un chapeau fièrement dressé sur ses courts cheveux bouclés. Des gants neufs pour habiller ses mains cornées. Des godillots cirés et robustes pour parcourir les chemins. Il n'a pas une longue distance à parcourir, à

peine plus de quatre kilomètres, et les sentiers gelés ne couvriront pas ses chaussures de boue. Il tient à être à l'heure et convenablement apprêté.

Tandis qu'il pousse la lourde porte de la ferme, la bise glacée vient cisailer son visage et le sortir de la douce torpeur de la cuisine et de son âtre. D'un pas sûr, il traverse la cour. Il fait à peine attention aux animaux qui se réveillent, à la nature qui s'ébroue et au froid qui l'enveloppe. Il est déjà sur le chemin, marchant à grandes enjambées, le corps tendu vers son but : ne pas perdre de temps, être à l'heure. Il passe sans un regard devant l'église de Saint-Paul, quitte les rues du village et file telle une ombre furtive emmitouflée dans un grand manteau. Sur les chemins déserts et glacés, il ne croise personne. Les seules âmes qui vivent sont celles de quelques vaches, sorties dans les prés à défaut d'étables pour les accueillir. Elles sont comme interloquées par son passage si matinal. Pourquoi ne reste-t-il pas, comme les autres, au chaud ? Pourquoi ne profite-t-il pas de la possibilité d'un repos dominical bien mérité ? Pourquoi ? Car il doit marcher, s'il veut la voir. Car elle n'habite pas à Saint-Paul. Car c'est sa seule occasion dans la semaine. Car il n'a pu le faire depuis plus de trois semaines. Car il craint qu'elle ne pense qu'il l'a oubliée. Car il a peur qu'elle ne l'oublie. Car aujourd'hui, Victor – Hillaire de son nom de famille – fête son vingtième anniversaire et que ce ne sera un jour de fête que s'il la voit, l'aperçoit ou a le courage de lui parler. Alors il marche, d'un bon pas, tendu vers son objectif. Il trace son chemin vers Pradelles.

Dans les champs, la terre semble fumer, sous les premiers rayons du soleil, son odeur fraîche et légèrement entêtante, cette odeur si particulière, celle des hivers de givre et de gelées, celle de la vie qui sous terre se réchauffe tous les matins, laborieuse.

Cette terre, il la connaît par cœur. Il ne connaît qu'elle depuis ses premiers pas vacillants. Une terre de champs, de prés, de ruisseaux. Une terre de paysans, de cultivateurs et d'éleveurs. Une terre de mutisme, de labeur et de courage. Une terre qui est inscrite dans ses veines. Une terre dont il connaît le moindre hectare. Il est né à Saint-Paul, voici vingt ans. Il y est allé à l'école communale. Il y a grandi. Y restera-t-il toute sa vie ?

Aujourd'hui, rien ne lui semble moins sûr. Sa marche matinale en direction de Pradelles le traduit. Pour un regard, pour un geste, pour un mot de Marie, il quitte, quelques heures, son village natal. Ce n'est pas la première fois. Ce ne sera pas la dernière –du moins l'espère-t-il. Tout lui semble désormais possible. Depuis qu'il l'a croisée à la foire du 10 août, l'été dernier. Depuis qu'il l'a revue lors de la procession de Notre-Dame de Pradelles quelques jours plus tard.

Depuis qu'ils se sont souri. Depuis, chaque dimanche, dès qu'il le peut, il se rend à la messe à Pradelles juste pour la voir. Depuis, son horizon s'est élargi...

Tandis que le chemin s'incline légèrement, non loin des bois du Mont Tartas et de son énigmatique pierre aux sacrifices, Victor accélère. Il a peur d'être en retard, peur d'arriver une fois la messe débutée, peur de devoir s'asseoir à une place trop éloignée. Son empressement le fait presque trébucher. Il ne manquerait plus que cela : tomber et abîmer ses beaux habits. Il n'aurait plus qu'à faire demi-tour, trop honteux pour se présenter dans une tenue négligée devant sa bien-aimée. Il ralentit donc un peu. Il sait qu'il a pris de l'avance, qu'il a le temps d'arriver et que Pradelles n'est plus très loin.

À chaque croix en granit qu'il croise sur le chemin, il adresse une petite prière à la Vierge : « *Que Marie soit bel et bien là. Que je puisse m'asseoir sur un banc près d'elle. Que je puisse lui parler, comme la dernière fois. Que son père me regarde avec moins de dureté et réponde à mon salut...* ». Victor sait que sa position sociale, leur différence d'âge et le fait qu'il ne soit pas de Pradelles ne jouent pas en sa faveur. Ambition familiale et suspicion paysanne semble animer le père de sa bien-aimée. Il va falloir se battre, montrer son sérieux, sa valeur.

Ses pas l'ont finalement porté en avance à Pradelles. Il parcourt les ruelles du village, voit l'animation de la halle sur la place, se réchauffe d'une chicorée dans l'un des quinze estaminets du village et se rend à l'église, dans les premiers, pour pouvoir guetter l'arrivée de Marie. Il s'appuie contre un mur non loin de l'entrée. Les minutes passent. Le froid le transperce. Les paroissiens arrivent endimanchés, seuls ou en famille. Les conversations sont encore rares. Le froid transit tout le monde. Les langues se délieront un peu une fois dans l'église. Les minutes passent. Victor doute. Pas de trace de Marie ni de sa famille, d'habitude si ponctuelle à rejoindre ses chaises attitrées au premier rang, position notable et enviée dans la communauté pradelaine. Et si elle ne venait pas. Si un malencontreux hasard – médical, familial, impromptu – l'empêchait d'assister à la messe et de faire ses dévotions. Si, en cette journée qu'il attend depuis trois semaines, elle ne venait pas. Le désarroi et la déception commencent à le gagner. Il se tourne vers l'église. Il décide d'entrer. Il doit se réchauffer. Il n'a pas fait tout ce chemin pour rien. Il est là, il va assister à l'office. Alors Victor entre, résigné, s'assoit, se tourne vers la Vierge et lui adresse une dernière prière silencieuse, un peu désespérée.

C'est alors qu'il la voit. Elle marche, humble et digne dans l'allée centrale, aux côtés de ses parents et de son petit frère. Elle avance la tête haute, le port

altier, dans une tenue simple, propre et comme il faut. Du haut de ses quinze ans, elle n'a pas vraiment conscience de sa singulière beauté, de ce corps solide qui commence à s'affiner, à se former, de ce feu qui brûle dans ses yeux, de ce regard clair, mais transperçant. Elle traverse la nef sans être consciente des regards qui se posent sur elle, qui l'observent, qui la scrutent, qui la commentent. Elle avance derrière son père et sa mère, jeune fille sage qui ne se sait pas encore femme. Victor, lui, les voit, ces regards que les hommes, jeunes et moins jeunes, posent sur sa Marie. Point de colère, point de jalousie. Il sait. Il sait qu'un jour elle sera sienne. Il sent que c'est lui qu'elle choisira. Il sait que ce ne sera ni un choix ni un chemin facile. Il sent que Notre-Dame les protégera. La Vierge leur a permis de se croiser, se rencontrer, pas encore de se parler, mais cela ne saurait tarder. Elle veille sur eux. Il le sent. Il le sait. Et le regard bleu de Marie qui vient se poser sur lui, dans un demi sourire, vient le conforter dans cette idée. Elle aussi, elle sait.

Sur le trajet du retour, la marche de Victor se fait plus légère. Le chemin lui paraît moins long, en dépit de la côte qui se dessine. Deux cents mètres d'altitude séparent les deux villages. Mais Victor ne ressent pas ce dénivelé. Son esprit est tourné vers Marie, vers leurs regards et les premiers mots échangés.

À la sortie de la messe, tandis qu'il trainait volontairement pour la croiser et profiter encore un peu de sa présence, Chaussande, le boucher, compagnon de toujours et d'affaires de son paternel, l'a interpellé : « *Victor, mon gars, viens par-là ! Que vient faire un Hillaire de Saint-Paul à l'office à Pradelles ? Il n'y a plus de messe chez vous ?* ». Victor a à peine eu le temps de sentir le rouge lui monter aux joues, que le commerçant enchaînait : « *Cela tombe bien que je te croise : j'ai un message pour Le Père. Il se porte bien, au moins ? La Mère aussi ? Dis-leur qu'il me faudra au moins trois bêtes pour Pâques. Je peux compter sur toi ?* ». Victor a promis de transmettre le message et écouté, d'une oreille impatiente, les joviales salutations pour son vingtième anniversaire. Joseph, le fils du boucher, est né le même jour d'hiver que lui, autant dire que Chaussande se souvient de la date. De peur de perdre Marie de vue jusqu'à la prochaine messe, Victor a écourté la conversation et s'est empressé de quitter l'église. Il a failli percuter Marie qui s'était postée juste avant la sortie, derrière un pilier de granit, pour l'intercepter. Il a juste eu le temps de l'éviter, de poser la main sur son avant-bras et de l'entendre murmurer dans un souffle « *Joyeux anniversaire, Victor* » avant qu'elle ne s'évanouisse dans la dévote foule pour rejoindre ses parents. Rouge jusqu'aux oreilles, le cœur palpitant, Victor en est

resté coi.

À présent que ses pas le ramènent vers Saint-Paul, il se délecte de cet instant, le rejoue dans sa tête et en imagine d'autres. Il n'avait jamais entendu le son de sa voix. Une voix douce et profonde en dépit de quelques tremblements. Une voix riche de promesses. Marie connaît son prénom. Marie a voulu l'attendre pour lui souhaiter un joyeux anniversaire. Marie pense à lui. L'avenir lui semble soudain moins incertain.

Il est bien conscient qu'il leur faudra affronter leurs parents respectifs et les projets qu'ils ont élaborés pour eux. Autant ses parents à lui verront sûrement d'un bon œil le mariage de leur fils avec la fille d'un maquignon à la dot conséquente, autant ses parents à elle risquent d'être moins enclins à céder leur unique fille à un simple paysan. Ils doivent avoir d'autres projets pour elle. À lui de leur montrer son potentiel, la force de travail qu'il peut déployer et l'avantage dont pourra tirer Marie de leur union. Tandis que midi sonne au loin, à l'horloge de Saint-Paul, Victor se sent porté par une force nouvelle. S'il lui faut se battre, soulever des montagnes, il le fera. Pour Marie. Pour quitter Saint-Paul. Pour réussir. Victor a l'appétit et l'audace de ses vingt ans. Il est amoureux. Il est courageux. Il est ambitieux.

Les premières maisons de Saint-Paul apparaissent déjà. Les rues ne sont guère animées en cette fin de matinée. Quelques hommes s'affairent encore dans leur jardin. Les femmes sont rentrées. Les cheminées fument. Les cocottes en fonte mijotent sur les fourneaux. Les tables sont dressées sur d'immaculées nappes blanches. Le repas du dimanche est presque prêt à être servi. Chez les Hillaire, en ce jour anniversaire, la Mère a préparé une maoche, le plat préféré de son Victor : une panse d'estomac farcie aux pommes de terre, pruneaux et viande de porc. Un plat de fête, un plat d'hiver, le péché mignon de son fils cadet. Elle l'a préparé avec amour, patience et précision, d'autant plus que la famille reçoit des invités en ce jour. Il faut que tout soit parfait.

Alerté par ces effluves familiers, Victor entre dans la maison le sourire aux lèvres. Il faut dire que l'on ne mange pas souvent de maoche. Ce plat est réservé aux grandes occasions. Il en a déjà l'eau à la bouche et l'envie d'embrasser sa mère, ce que les pudeurs de l'époque interdisent. Il se contente de passer la tête dans l'entrebâillement de la porte de la cuisine, chasse gardée de sa mère, salue cette dernière d'un mot et jette un regard gourmand vers le fourneau. « *N'y pense même pas. Enlève tes grandes mains sales de là !* », le rabroue La Mère dans un demi-sourire avant de l'envoyer se débarbouiller, cirer ses chaussures et

défroisser ses habits malmenés par sa virée sur les chemins.

Elle ne le questionne pas sur son escapade ou sa destination. Elle ne pose jamais de question, mais elle sait. Les langues vont bon train dans les campagnes atiligiériennes. La présence de Victor aux messes du village voisin n'a échappé à personne. L'information est arrivée jusqu'à Saint-Paul et aux oreilles de la Mère. Elle ne sait pas tout. Elle se doute. Elle n'a pas oublié sa propre jeunesse et les élans des jeunes cœurs. Elle ne dit rien, ni à Victor ni au Père. Il pourrait s'emporter, monter le ton, claquer la porte. Ses esclandres, elle n'en veut pas. Elle veut garder le calme de sa cuisine et de sa maisonnée. Elle aimerait aussi garder son cadet non loin d'elle, qu'il ne quitte pas le village. Alors elle a décidé d'agir, de mettre toutes les chances de son côté pour couper l'herbe sous le pied de son fils... Elle a commencé par évoquer avec le Père l'intérêt d'une union entre Victor et Sidonie, l'aînée des filles des cousins Roche. Un bien beau parti. Une dot en terres et en louis d'or. Une façon de garder le garçon, et les terres, dans la famille. Le Père s'est empressé d'aller parler avec son cousin, vibrant de fibre familiale et d'intérêts communs. Rien n'a encore été acté, mais l'idée de ce déjeuner de présentation a alors germé.

Victor ne se doute de rien. Il a bien vu que le couvert était dressé pour neuf personnes. Rien de bien étonnant en ce jour d'anniversaire. La Mère a dû convier son parrain – un oncle éloigné – et quelques cousins à partager la maoche. Ils sont nombreux, les Hillaire, à Saint-Paul et se fréquentent régulièrement. Victor réalise soudain que la table est mise avec plus de faste et de recherche que d'habitude. L'argenterie et le service du mariage de ses parents ont été sortis. Des serviettes brodées aux initiales de ses parents placées dans les assiettes. Cela ne ressemble pas à un dimanche ordinaire, ni à un dimanche d'anniversaire. Il n'a pas le temps de se questionner plus longuement. On toque à la porte. La Mère s'empresse d'ôter son tablier. Le Père descend de l'étage étonnement bien habillé. Même Jean, le petit frère de Victor de sept ans son cadet, a coiffé ses cheveux bruns et mis une chemise blanche. Il se trame quelque chose.

Quand la porte s'ouvre sur les cousins Roche et leur fille Sidonie joliment apprêtée, il comprend. Il comprend qu'il va devoir endurer ce repas, esquiver les projets de mariage de la Mère et batailler pour se soustraire à une union avec une autre que Marie. Il le sait et cela ne l'effraie pas. Notre-Dame est à ses côtés et bénit leur future union. Il en a encore eu la preuve aujourd'hui, à Pradelles. Il n'a pas manqué – une fois Marie repartie vers ses parents – d'allumer un cierge au